

JEAN
CAYROL

Récit 6

1980

Le jour s'était levé, jaune d'or, mais le ciel encore capricieux laissait traîner des nuages pareils à des fumerolles ; les flots étaient plus berceurs que jamais, une large houle patiente, réservée, propre à la promenade en mer. Des rochers entourés d'un liséré d'écume, au loin, une piscine encore déserte, des villas cossues, un sable pailleté, bref une image tendre et naïve de croisière ; bientôt il y aurait des touristes, des jeux, quelque musique officielle. On peut s'étendre sur une telle plage que les déchets d'algues n'ont pas abîmée, pareille à une coquille que le ressac rendrait d'une blancheur immaculée. La lune a encore son pâle éclat du matin.

Le temps se radoucit, il n'y a dans l'éther que quelques rares mouettes, une buse qui surveille les jardins, des chats qui attendent l'ouverture des volets. Matin de charme, heures fraîches, le temps s'est calmé sur la mer qui cogne sur une épave d'avion.

Des enfants qui dormaient mal dans les hamacs de leur villa-fortin s'étaient précipités vers la plage. Le sable gardait encore la froideur de la nuit, mais la lumière de plus en plus radieuse découvre le vert d'une falaise, les abords fortifiés du village. On avait restauré les murailles du casino, réouvert ses baies, remis quelques cabines de bain. De jeunes plagistes en tenue militaire dénouaient les liens autour des parasols et les ouvraient ; un vent léger faisait trembler les franges.

– Il y aura du monde aujourd'hui.

– C'est toujours la guerre où qu'on soit, cria Dani en tricot rayé, le pantalon relevé jusqu'aux genoux.

Sur un fauteuil de toile rayée gisait son fusil mitrailleur.

- Les crevettes sont revenues.
- Pas les vrais poissons.
- L'eau est propre, mon vieux, un délice...
- Mais irisée par le mazout.

Un adolescent trouva un ballon et donna un coup de pied qui lança le jouet dans la mer ; il avait envie de s'amuser. Quand Chad, Larry et Yael descendirent les dunes sur les fesses, ils coururent vers les premières vaguelettes qui n'en finissaient pas d'étaler une large mousse presque appétissante.

La plage restait aux enfants, tandis que les jeunes gens, déhanchés par leur marche sur le sable, allaient reprendre leur poste d'observation dans un vieux blockhaus à demi rongé par les embruns.

On entend des oiseaux, des espèces de crabes qui montent le long des troncs des palmiers bordant la plage en lui donnant un faux air d'île du Pacifique, soyeuse, lisse. L'ombre des arbres commence à s'allonger : leurs palmes font un bruit de papier froissé. Il ne manque que des pirogues, des danseuses à la fleur posée derrière l'oreille, des touristes à la recherche d'œufs d'autruche ; au loin, un transistor donne une chorale qui chante un air lugubre. Longue plage effilée, comme un émail miroitant. Les enfants se sont déchaussés, se jettent leurs chaussettes à la figure. Mais le sable, sous le poids des pieds nus, élève un fin nuage de poussière qui découvre des débris de briques, des boules de ciment, des tiges de fer. Entre deux palmiers une cabine téléphonique entourée de barbelés. Un jeune soldat, les manches retroussées, téléphone, l'écouteur collé à l'oreille, tête basse ; ses chaussures sont tachées par du plâtre. On dirait qu'un besoin pressant l'oblige à se dandiner. Il porte un pansement autour de la tête, une gaze jaunie. Il passe une main sur les poils de sa barbe naissante irrégulièrement plantée.

Chad a treize ans, son cousin Larry est plus jeune, la fillette Yael se tient mal sur ses jambes fluettes. Elle traîne un seau en matière plastique orange, se repose sur une poussette dans laquelle elle a emmaillotté une poupée de chiffon qui a perdu ses yeux, un pied manque. À peine âgée de sept ans, les cheveux encore hirsutes de la nuit. Elle a dû tellement se tourner et se retourner dans son hamac que ses tresses se sont défaites. Elle se plaint, tous les matins de ses rêves en couleurs. Le visage rond d'un homme se plante devant sa fenêtre comme une lune. Elle dit qu'il possède trois yeux et que sa chevelure est rouge. On ne fait plus attention à son cauchemar quotidien. Une biscotte à la confiture la rassure. Yael essaie de suivre les garçons qui luttent sans se toucher, imitent le bruit des balles de mitrailleuses et puis, la renversent sur le sable trop piétiné. Pourquoi crier ? Personne ne l'entendrait, alors elle gronde les garçons hilares, les rabroue, « je vais cafter... » Elle perd son seau, le ramasse, revient sur ses pas en poussant des cris d'admiration devant un culot de cuivre brillant. Sa poupée tombe dans une petite flaque noire qui pue. Elle a envie de pleurer, mais elle est seule, abandonnée. Chad et Larry commencent déjà à creuser le sable mouillé devant la mer.

- Qu'est-ce qu'on fait ?
- Un fort avec quatre tourelles et un mur qu'on consolidera avec des écorces.
- Larry, tu crois qu'il tiendra contre les vagues ?
- Nous construirons trois enceintes protégées par des tiges de roseaux, Chad.
- Il y a du courant ici...
- Il faut que les murailles nous viennent à l'épaule. On se met devant.

Après un silence, Larry dit doucement :

- Ce sera froid au ventre. Et puis, ma pelle est lourde ; c'est une vraie.

– Bien sûr, ce sont des pelles d’homme, non de bébé.
 – Et Yael ?
 – On mettra sa poupée idiote au milieu et on la bombardera avec des boules de sable dans lesquelles on aura placé un caillou.
 – Non, c’est trop dangereux. Maman ne veut pas qu’on se blesse.
 Chad et Larry, torse nu, les pieds dans l’eau, lancent leurs pelletées de sable devant la lisière de l’eau, préparent des rigoles pour ralentir la violence des flots.
 – As-tu ton couteau ?
 – Pourquoi, Chad ?
 – Pour tailler les quatre côtés des tours, bien verticalement.
 Les enfants continuent à évier le sable avec rapidité. Déjà, le monticule du milieu prend une forme de pyramide. Ils le tassent avec les mains. On voit l’empreinte de leurs doigts.
 – J’ai chaud.
 – On se baigne après, Larry.
 – C’est permis ?
 – Je ne sais pas. On est libre, oui ou non ?
 – Chad, tu sais nager ?
 – Bien sûr, je fais la planche. Je peux roupiller sur les flots sans avaler une gorgée.
 – Tu m’apprendras ?
 – Non. On se jette à l’eau et tu te débrouilles.
 La forteresse devint trapue, les murs massifs : ils les ont renforcés avec des débris de ciment et du grillage.
 – Chad, regarde ! Un bout d’avion...
 – On le posera devant. Moi, je garde le hublot.
 – C’est un avion ennemi ?
 – Fais attention, Larry ! Ne t’écorce pas les doigts dessus...
 – Le pilote est-il mort ?
 – Tu veux tout savoir, Larry.

Alors, Chad s’arrête de travailler.
 – Merde, j’ai plein de mazout.
 – Tu l’enlèveras à la maison. Ça part avec de l’essence.
 Larry regarde son frère, les pieds tachés de plaques noires : il paraît pâle, efflanqué, son souffle est court. Il s’appuie sur le manche de sa pelle, sourit en face de leur citadelle puissante malgré le sable qui, en séchant est emporté par le vent.
 – Chad, j’ai des ampoules, ça me fait mal.
 – Tu ne vas pas en mourir. Demain, je te les viderai en passant un fil sous la peau.
 – Pourquoi ?
 – Pour vider l’eau.
 Après une hésitation, Larry demanda :
 – On meurt de quoi ?
 – Tu te fous de moi !
 – Chad, si je mourais, j’aurais peur de ne pas bouger.
 – On ne meurt pas sur la mer, on se noie.
 Le travail reprit avec plus d’acharnement. Des mouettes se posèrent à côté d’eux, trouant le sable de leur bec, cherchant des vers et de petits crustacés.
 Le fort s’élevait, majestueux, à hauteur d’homme : il semblait imprenable. Yael vint admirer cette œuvre qui semblait défier la houle.
 – Et Mam, ma poupée chérie ?
 – Elle sera ministre de la Défense.
 – Je ne veux pas, c’est ma poupée à moi.
 – On lui offre le fort avec toutes ses dépendances.
 Les vagues devenaient plus rapides, plus incisives, car le vent s’était levé. Chad s’inquiétait de voir son ouvrage miné par le flot.
 – Quelle heure est-il, Chad ?
 – On n’a pas le temps. On doit maintenant défendre les enceintes

contre les premiers brisants. Regarde : l'horizon est noir ! Mettez-vous devant. Nous vaincrons !

C'est alors que surgit une barque avec des hommes qui ramaient dur. Petite comme une épine, mais rapide.

– Regarde, Larry ; leur moteur est en panne.

L'embarcation filait droit sur la plage. On avait relevé l'hélice de son moteur à l'arrière. Le choc des avirons s'entendait de plus en plus.

– Ils nous emmerdent. Ils vont faire des vagues et tout va s'écrouler. On ne peut plus s'amuser tranquillement.

Mais ce sont les enfants qui s'écroulèrent sous les rafales de fusils mitrailleurs. Le petit canot luisant avait maintenant l'apparence d'un bateau pneumatique. Les marins sautaient dans l'eau en remettant leur casque et en portant des sacoches d'explosifs : ils avaient l'air pressés.

Chad regarda Larry étendu, presque immobile, avec des soubresauts.

– J'ai mal !

Les balles crépitaient sur la surface de l'eau en faisant de minuscules cratères d'écume. Une grenade explosa en plein fortin de sable.

La barque de caoutchouc vint s'échouer et les hommes armés se lancèrent à l'assaut des falaises tandis que le vent de plus en plus violent faisait crisser les larges feuilles des palmiers.

Sur le sable blanc, trois petits points noirs.

Notice

« Récit 6 » fait partie d'un recueil de 15 courts récits, numérotés de 1 à 15, réunis sous le titre de *Exposés au soleil*, paru aux éditions du Seuil en 1980.

Lorsqu'il compose ce recueil, Cayrol réside à Pujols, en Gironde, sa « capitale intime ». Il a publié en janvier 1978 *Les Enfants pillards*, récit où il évoque la plage de Lacanau, en 1918, et ses cousins dont les jeux parfois cruels miment la guerre. « *Les Enfants pillards* ont quelque chose de *Sa Majesté des mouches* de William Golding », écrit Michel Pateau, dans sa biographie de Cayrol.

Cayrol dit des récits de *Exposés au soleil* qu'ils sont comme des courts-métrages. Dans « Récit 6 » les plans larges et descriptifs alternent avec des plans rapprochés ; les temps passent de l'imparfait au présent de l'énonciation, au futur, avec un rythme soutenu, percussif, sans rondeurs inutiles, produisant une véritable animation de la scène décrite. Et ce alors même qu'entre les lignes s'établit une sorte de silence : on ne sait pas vraiment où l'on est ; peut-être sur les plages de Lacanau en 1918, sans doute quelque part au Liban pendant la guerre de 1975, ou encore en Israël ; quelque part où il n'y a « ni guerre, ni paix. »

Roland Barthes en 1953 écrivait : « Le langage poétique de Cayrol est sans alibi : les mots y disent ce qu'ils veulent, rien de plus, rien de moins. C'est un langage exact qui ne postule jamais l'indicible [...] ». Un langage que l'on retrouve dans la prose des récits courts. « Récit 6 » emploie cette écriture neutre, amodale, qui « se place au milieu de ces cris et de ces jugements sans participer à aucun d'eux ; elle est faite précisément de leur absence », dit encore Roland Barthes dans « L'Écriture et le silence », pour définir ce qu'il nomme l'écriture blanche de Cayrol.

La caméra reste toujours à une distance objective des sujets qu'elle capte. Pas de cadrage subjectif des visages.

Chaque récit est un « témoignage clandestin » en plein jour, pour citer le beau titre du livre de Marie-Laure Basuyaux¹, comme si ce plein jour rendait le témoignage inaudible. À la fois surexposé et clandestin, ce qu'il vient de lire, le lecteur n'en croit pas ses yeux. Ai-je vraiment lu ce que je viens de lire, se dit-il une fois le récit achevé. Il le relit et le même effet d'étrangeté, de malaise, se produit.

¹ Marie-Laure Basuyaux, *Témoigner clandestinement – Les récits lazaréens de Jean Cayrol* – Classique Garnier, 2009.